

TRIBUNE DE GAUM



**LE
MATCH**

DE

**LEUR
VIE**



LA RÉGION DE MONTREUX VOUS ACCUEILLE

SUTER S Villeneuve ☎ (021) 6016 22
VIANDES SUTER S
SUTER S QUALITÉ
QUALITÉ SUTER S



AUDI - NSU

GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

**PITTELOUP
CLARENS**

Envois pour tous pays
de petits fromages et
de chocolats suisses

COIFFEURS

Coiffure-Parfumerie **ELLE et LUI**

I. Fontana, maîtrise fédérale

Grand-Rue 74

Tél. 62 43 22

Glion - Coiffure

Dames - Messieurs

Marcel Favre

Tél. 61 34 14



BORNAND

64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

LIPKA

BOUCHERIE-CHARCUTERIE

Avenue des Alpes 80

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
Maîtrises fédérales
Concession « A » de PTT

Avenue Paul-Cérésole 12
1800 Vevey

PHOTOS: Franzone: P. 8; Maillefer: couverture,
P. 8; Mayor: P. 9, 10, 11; Rengfelt: P. 5, 6, 7, 9,
10, 13, 15; Strong: P. 4, 12.

Dans le vent

C'était un dimanche de mai, un grand jour pour les familles où l'un des enfants faisait sa « profession de foi ». A la fin de la matinée, la noire cathédrale de Clermont-Ferrand laissait s'écouler sur la place le long cortège des aubes blanches, vite absorbées par la foule des parents.

L'après-midi, nous étions allés au Puy-de-Dôme. Un fort vent du Nord-Ouest soufflait, très frais, et les nuages venus de Combrailles balayaient de leur ombre rapide les pâturages et les forêts montant vers la chaîne des Puys, cratères paisibles des anciens volcans sous leur couverture végétale.

Sur un épaulement proche du sommet, un club de « delta-plane » s'exerçait. Suspendus à la légère armature de leur aile triangulaire, les hommes s'élançaient, portés sur un long parcours, perdant lentement de l'altitude jusqu'au col, à 400 m plus bas, où ils atterriçaient en douceur.

Un seul de ces hommes volants s'était établi en vol plané descendant et resta longtemps à 100 m au-dessus de nos têtes, glissant de droite et de gauche avec l'aisance d'un rapace qui surveille son territoire.

C'est facile à chacun de perdre un peu, au gré des vents, l'altitude de l'enfance. Parmi les ailes blanches de cette matinée de la foi, combien sauront prendre appui sur le vent du siècle pour le surmonter, sur le vent de l'Esprit pour trouver leur route ?

Philippe Schweisguth.

TRIBUNE DE CAUX ABONNEMENTS ANNUELS

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication: Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation: Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion: Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice: Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie: Corbaz S.A., Montreux.

Suisse: Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France: 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences:
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.
Tél. (021) 61 42 41.

(12 numéros)

France: FF 50. Suisse: Fr. s.: 24.—. Belgique: FB 380. Canada: \$ 12.—. Autres pays par voie normale: FF 55 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion: FF 65 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens: FF 25.—; Fr. s. 15.—; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement:

France: à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse: à la Tribune de Caux, CCP 10 · 253 66, Lausanne.

Belgique: au Réarmement moral, 297, rue Salzines-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada: par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zoné franc d'Afrique: par mandat de 3250 francs CFA (abonnement avion) ou 2750 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Quelle Suisse pour quel monde ?

Deux jours de réflexion et d'échanges 28 et 29 octobre

Centre de conférences du Réarmement moral,
Caux-sur-Montreux

Pour beaucoup de gens, la démocratie est devenue un mécanisme qui ne touche plus le cœur de l'homme. Elle a cessé de faire vibrer les cordes profondes et de susciter un engagement personnel. Est-il encore possible d'aimer son pays ?

La Suisse a besoin de l'initiative et de la collaboration de tous ceux qui l'habitent, citoyens autochtones et étrangers. Il faut que chacun se sente nécessaire, car chacun compte. Lorsque ce sens de participation s'atrophie, des mesures autoritaires se mettent à régler les rapports des hommes entre eux.

Pendant longtemps, la Suisse a été considérée de par le monde comme un exemple de démocratie. Mérite-t-elle encore cette réputation ? Quel devrait être son rôle aujourd'hui ?

Ces journées seront un forum ouvert à tous ceux qui désirent participer à une recherche sincère, sans pour autant qu'ils partagent nécessairement les mêmes opinions. Elles devront aider chacun, quel que soit son âge, sa formation, à donner un sens à son engagement.

PROGRAMME DES SÉANCES

Samedi 28 octobre

11 h. Séance d'ouverture: **Démocratie et argent.**
L'emprise du matérialisme est-elle inéluctable dans une société d'abondance? Comment dépasser nos objectifs égoïstes?

14 h. 30 «Eux» et «nous».
Comment sortir de l'esprit de clan qui se manifeste dans la vie politique, régionale, industrielle? Y a-t-il vraiment une place pour chacun dans ma conception de la démocratie?

Le sujet sera introduit par un groupe de personnes du Jura.

17 h. Travail en groupes.

20 h. 15 Soirée récréative, film.

Dimanche 29 octobre

9 h. Culte et messe dans les chapelles de Caux.

10 h. 30 Séance finale: **Quelle Suisse pour quel monde ?**
Le rôle de l'individu et de la nation au sein de la communauté humaine.

Les thèmes seront introduits par un ou plusieurs exposés, débouchant sur un échange entre les participants. Participation aux frais pour tout le week-end: Fr. 50.—. Renseignements et inscriptions: Centre du Réarmement moral, 1824 Caux.

Bunny Austin et Phyllis Konstam racontent

LE MATCH DE LEUR VIE

Extraits du livre «A Mixed Double»



Les Britanniques gardent un coin de leur cœur pour deux de leurs idoles des années trente. Lui: le champion de tennis «Bunny» Austin qui, avec son compatriote Fred Perry, a redonné la Coupe Davis à l'Angleterre après une longue suprématie française. Elle: Phyllis Konstam, qui a connu très jeune un grand succès sur la scène et à l'écran. Dans l'euphorie de la réussite, ils se marièrent en novembre 1931. Par la suite, ils s'engagèrent tous deux, non sans déchirements et retours de flamme, dans le combat du Réarmement moral, loin des mondanités de leurs jeunes années. C'est cette destinée peu commune qu'a captée l'auteur britannique Nancy Ruthven dans une comédie musicale à deux interprètes qui vient d'être donnée à Caux sous le titre *Love All* — jeu de mots intraduisible inspiré du langage du tennis (zéro à zéro).

A l'occasion de ces représentations, nous nous proposons de retracer les événements qui ont inspiré l'épisode central du spectacle, tels que Bunny et Phyllis Austin les évoquent eux-mêmes dans le livre *A Mixed Double (Double mixte)** qu'ils ont écrit conjointement en 1969.

Depuis la fin de la guerre, M. et M^{me} Austin se sont consacrés à la promotion d'un nouveau courant théâtral inspiré par leur contact avec le Réarmement moral. Leurs efforts et ceux d'auteurs comme Peter Howard et Alan Thornhill ont abouti à la création de nombreux spectacles, donnés notamment au Théâtre Westminster, à Londres. Phyllis Konstam-Austin est morte en août 1976. Son mari réside à Londres.

Nous avons choisi un certain nombre de passages de *Double Mixte*, écrits tantôt par l'un, tantôt par l'autre, et nous les illustrons par trois instantanés de la pièce *Love All*.

Bunny. Accoudés au bastingage, Phyll et moi contemplons le port de Barcelone, calme comme un étang. Nous voici à la troisième phase de notre voyage de noces. La lune, pleine et romantique dans un ciel sans nuages, fixe son regard sur nous.

«Tout à fait comme *Cavalcade*», dis-je.

Je faisais allusion à une scène d'une pièce de Noel Coward où l'on voit un jeune couple paisiblement accoudé sur le pont d'un navire. Ils devisent de leurs projets d'avenir. Soudain, la scène s'obscurcit, tandis qu'un projecteur se braque sur une bouée de sauvetage, juste au dessous du couple. On peut y lire: TITANIC.

«Tu n'aurais pas dû parler de *Cavalcade*», me répond ma femme.

Bien sûr, ma remarque était stupide. Mais la nuit était si douce, et le port si tranquille que nous n'avions, de toute évidence, rien à craindre.

Le bateau se met bientôt en route et nous descendons dans notre cabine. Dès que nous

atteignons la haute mer, un éclair illumine le hublot, bientôt suivi d'un méchant grondement. Le bateau se met soudain à rouler.

«Vraiment, me répète ma femme, tu n'aurais pas dû parler de *Cavalcade*.»

Puis les éléments se déchaînent. Le navire craque et mugit de toutes parts, tandis que des pas précipités se font entendre sur le pont. La valise de toilette de ma femme tombe sur le sol; l'eau commence à filtrer sous le hublot et se mélange bientôt au contenu d'une boîte de poudre éventrée. Impossible de dormir. Mon écharpe, accrochée à la poignée de la porte, oscille de plus en plus fort. Il y a un nœud dans le bois de la porte, et je me mets dans la tête que si l'écharpe, dans son roulis, atteint le nœud, c'en est fini du navire. Le bâtiment reçoit aussitôt un choc qui a l'air de le coucher sur le côté, ce qui projette mon écharpe bien au-delà du nœud. Pendant un horrible moment, le bateau reste en équilibre, puis, comme dans un suprême effort, se redresse lentement.

«Vraiment, vraiment, articule ma femme, tu n'aurais pas dû parler de *Cavalcade*.» (...)

M. et M^{me} Austin, assistés de leur fille Jennifer, lors du lancement de leur livre *Double Mixte* à Londres.

Si notre mariage devait survivre à notre lune de miel, nous disons-nous, il pourra surmonter tous les obstacles.

Cela s'avéra vrai, mais... tout juste.

Au point culminant de sa carrière sportive, Bunny fait connaissance du Groupe d'Oxford, qui deviendra plus tard le Réarmement moral. Il poursuit de longues conversations avec John Roots, un jeune Américain de l'entourage de Frank Buchman. Cela se passe en 1934.

Bunny: Nous parlons des conflits qui divisent le monde et des causes possibles de guerre. Comment pouvons-nous espérer guérir le monde de ses divisions si quelque chose nous divise de qui que ce soit, me dit John. Il va plus loin: «Y a-t-il une division dans votre propre vie? — Aucune idée», lui dis-je. Il propose un moment de réflexion. Contre toute attente, une pensée surgit à mon esprit: «Et mon ressentiment à l'égard de ce joueur de tennis qui, par ses manœuvres, m'a empêché de participer à un important championnat?» J'en parle à John, qui me demande ce que je compte faire à ce sujet. Encore une fois, je n'ai aucune idée. John suggère un nouveau moment de silence. La pensée s'impose à moi clairement: je dois écrire à cet homme pour m'excuser de mes ressentiments.

Quand Phyll vient me chercher, je lui raconte tout. Arrivé à ce point de mon récit, je vois soudain sa colère éclater: «Pour écrire cette lettre, il faudra que tu me passes sur le corps! C'est toi qui avais raison dans cette affaire.»

Plus je tente de la raisonner, plus elle se met en rage. La discussion se poursuit jusqu'à la maison, et pendant tout le dîner. Lorsqu'elle arrive au théâtre, ce soir-là, Phyll m'appelle au téléphone pour m'asséner encore d'autres arguments.

* Chatto and Windus, Londres.

Les jours passent, mais rien ne change. Phyll prend ses amis à témoin et moi les miens. Dans le torrent de furie que Phyll laisse échapper sur le Groupe d'Oxford, Frank Buchman et tous ses collaborateurs, l'objet de la discussion est bientôt oublié. Six semaines durant, la bataille fait rage. Six semaines durant, je fais front, mais Phyll finit par avoir le dessus.

«Ce qui me rend malade, me dit-elle un jour, c'est ta voix mielleuse. Secoue-moi, fais n'importe quoi, mais j'en ai assez!»

Ma voix mielleuse? Voilà une offense à ma virilité. Depuis des jours, j'aspire en effet à secouer ma femme. Je passe donc à l'action: Phyll éclate en sanglots. A mon tour d'être secoué! Au fil des jours, ses pleurs redoublent, et bien que dans mon for intérieur je sois plus convaincu que jamais de la justesse de mes convictions, je me dis que je ne peux pas continuer mes contacts avec les gens du Groupe d'Oxford si cela rend ma femme si malheureuse.

Je décide donc de rompre avec eux. Ma première loyauté, me dis-je, va à Phyll.

Une dernière visite à John Roots. Tandis que nous réfléchissons, crayon en main, une pensée me traverse l'esprit, que j'écris aussitôt: «Moralement et spirituellement, tu vas mourir.»

«Quelle pensée as-tu? me demande John.

«Rien», lui dis-je. Je froisse le papier dans ma main et le jette au feu. Je ne devais plus revoir Roots ou Buchman pendant des années.

Phyllis. Bunny a l'air de s'intéresser sérieusement au Groupe d'Oxford et cela m'inquiète. De jour en jour, mon antipathie envers ses nouveaux amis grandit: je les exécute. Je me délecte à récolter les moindres ragots à leur sujet et m'empresse de les rapporter à Bunny comme à chacun, sans me préoccuper de savoir d'où viennent ces bruits et s'ils se justifient.

Au fond, j'ai peur d'être confondue par le Groupe d'Oxford: je sais que je mène une vie facile et égoïste et que mon idéalisme, même s'il se traduit à l'occasion par quelque œuvre charitable, n'est que du bluff. Ou bien j'admets que les amis de Bunny sont dans le vrai et j'agis en conséquence — or ce n'est pas du tout dans mes intentions — ou bien je dois à tout prix prouver qu'ils ont tort, et me le prouver à moi surtout.

Bunny se rapproche toujours d'eux et ma rage grandit: «Non, je ne veux pas d'un saint pour mari!» J'ai réussi à vivre à ma guise jusqu'ici et maintenant que je sens une menace sur ma façon d'être je suis toutes griffes dehors. Que m'importe l'état du monde, les milliers de chômeurs, les millions d'affamés, les familles dans la misère jusqu'à ma porte!

— Fiche-moi la paix, je suis parfaitement heureuse telle que je suis!

— Je sais, me répond Bunny, mais tu es bien la seule!

Finalement j'ai recours à la super-arme d'une femme: les larmes, et mon Bunny au cœur tendre ne peut résister à mes sanglots. Une fois de plus j'obtiens ce que je veux et suis bien près de sonner le glas de notre mariage.

Les succès sportifs de Bunny ne dissimulent en rien, à ses yeux, l'aggravation de la situation en Europe.

Bunny. La crise m'atteint de plein fouet lorsqu'un matin de septembre, en 1938, un employé de la municipalité vient nous apporter des masques à gaz. Notre bébé, nous précise-t-il, doit avoir, près de son berceau, une tente antigaz. Soudain, les pressentiments qui m'avaient assailli six ans auparavant me frappent au visage. Qu'en ai-je fait? Une solution m'avait été offerte, et je lui ai tourné le dos,



trahissant le meilleur de moi-même, trahissant ma femme comme tous mes contemporains. Si les Anglais qui, comme moi, avaient par milliers pris contact avec le Groupe d'Oxford au début des années trente avaient relevé le défi qui leur était lancé, notre moral aurait pu connaître un tel sursaut qu'Hitler n'aurait jamais douté de notre volonté de combattre. (...)

En tournant le dos au Groupe d'Oxford, j'ai tourné le dos à la réalité. J'ai enfoui ma tête dans le sable en me disant: «Rien ne peut nous arriver.» Et je ne pensais pas seulement à la situation internationale. En effet, lorsque Phyll m'avait dit un jour: «Je ne veux pas vivre avec une espèce de saint», je m'étais dit intérieurement qu'il ne me serait pas difficile de suivre son conseil, au moins ce point. Et bientôt, je me conduisais d'une façon qui, sans la grâce de Dieu, aurait pu briser notre union. Phyll en a vu assez pour regretter ses paroles.

En ce jour de septembre, lorsqu'on vient me

parler de tente antigaz pour le berceau de ma fille Jennifer, je mesure pleinement ce qu'il en a coûté de prendre une mauvaise décision. Les mots «Groupe d'Oxford» se mettent à clignoter devant mes yeux comme des enseignes lumineuses. Je n'hésite pas un instant. Je saute sur le téléphone pour appeler John Roots. Le soir même, je vais le voir pour lier mon sort au sien et à celui de ses amis.

Tandis que John et moi nous mettons à l'écoute, la pensée m'interpelle: «Tu auras la vie.» Dans un tressaillement, je me souviens de la phrase que j'avais notée lorsque nous avions fait silence ensemble pour la dernière fois: «Moralement et spirituellement, tu vas mourir...» J'avais jeté le papier au feu, mais ces mots étaient devenus réalité.

Dans les années troubles qui ont suivi ma rupture avec le Groupe d'Oxford, Phyll m'avait souvent dit que si je voulais reprendre contact avec lui, elle ne s'y opposerait plus. Mais, maintenant, découvrant la situation, sa vieille rage resurgit. A nouveau, je me trouve attaqué violemment.

Cette fois, j'ai appris ma leçon. Je suis convaincu que si je tiens bon, une vie nouvelle me sera donnée, non seulement à moi, mais aussi à ma femme, et que le jour n'est pas éloigné où elle sera à mes côtés. C'est là un acte de foi. Rien n'indique aujourd'hui qu'il sera honoré. Phyll s'obstine dans son antagonisme. (...)

M'identifier au Groupe d'Oxford signifie pour moi un changement simple, mais radical. Je commence à prendre au sérieux les critères absolus du Christ: honnêteté, pureté, oubli de soi, amour. (...) Je décide de me tourner vers Dieu, à la recherche de Sa volonté, en toute occasion; pas seulement en désespoir de cause et dans les grands moments, mais chaque jour et maintes fois chaque jour. (...) M'identifier au Groupe d'Oxford signifie aussi pour moi adopter une attitude différente face à la crise du monde. Jusqu'ici je posais la question en ces termes: «Quelles répercussions la crise peut-elle avoir sur ma vie?» Maintenant je me demande: «Quelles répercussions ma vie ou, de façon plus réaliste, la force que représente le Réarmement moral, peut-elle avoir sur la crise?»

Phyllis. Bunny a décrit ma rage. Elle est sans frein. Un matin, il m'annonce son intention de passer le week-end à Eastbourne pour une rencontre du Groupe d'Oxford. J'ai beau tempêter, il part, et je décide d'y aller à mon tour et de le ramener.

C'est samedi matin. Je prends le train pour Eastbourne et me rends tout droit à l'hôtel où il doit être. Je passe la tête à la porte du salon, mais ne le vois nulle part. M'apercevant, une petite femme dans la soixantaine se lève et vient à moi:

— Vous cherchez quelqu'un?



Brogden Miller dans le rôle d'Alfred Hitchcock dirigeant la jeune actrice Phyllis Konstam (Ruth Madoc).

— Et comment ! Mon mari, Bunny Austin !
 — Je m'appelle Annie Jaeger, répond-elle en me tendant la main. Venez vous asseoir, nous l'attendrons ensemble.

Je me suis bien promis d'être aussi désagréable que possible avec les gens du Groupe d'Oxford, mais il émane d'elle quelque chose de si chaleureux et de si sincère que, malgré moi, je prends place auprès d'elle. Elle ne ressemble à aucune de mes brillantes amies de théâtre, elle est habillée simplement de bleu marine, elle n'a aucun maquillage, elle parle avec un bon accent des campagnes du nord...

Comme elle m'offre son aide, je la prends au mot et je lui déverse toute ma rancœur :

— Non, je n'admets pas que Bunny quitte la maison pour le week-end.

— Je vous comprends, dit-elle, la vie de famille est si importante ! Si elle se détériore encore, nos pays vont s'effondrer.

— Tout à fait d'accord. Et c'est pour cela que je ne permettrai pas à Bunny de vagabonder partout. Il doit rester à la maison, avec moi.

Sur ce, Annie Jaeger me regarde d'un air amusé et dit :

— Voyez-vous, mon petit, quand ça ne va plus dans les familles, c'est très souvent la faute des femmes : elles sont tellement égoïstes !

Je voudrais me fâcher — et je n'y arrive pas. Je ne peux pas m'empêcher de sentir qu'elle parle par amitié. J'ai des masses d'amis. Avec la plupart d'entre eux, je ne sais jamais si leur amitié est sincère — et eux ressentent probablement la même chose envers moi. Je vis dans un monde où l'on s'embrasse et où l'on s'appelle mon chou, mais c'est un monde de jalousies et de cancanes. Nos amitiés suivent la courbe de nos succès. Par contre, avec cette M^{me} Jaeger,

je sens instinctivement qu'elle me donnera son amitié quoi que je sois, quoi que je fasse.

Je ne vais pas jusqu'à dire que je suis différente à jamais. Certes non. Mais quelque chose m'a touchée et me travaille. Le rayonnement de cette femme ne vient pas de fards sophistiqués et il me donne une indicible nostalgie : ne pourrais-je trouver moi aussi la sérénité et la transparence que j'ai vues en elle ?

En 1939, Phyllis se décide à accompagner son mari à une manifestation de masse du Réarmement moral qui a lieu près de Hollywood. 30 000 personnes y assistent. Phyllis n'y est pas insensible.

Phyllis. Ce n'est pas du tout ce que j'imaginai ! Le monde entier me semble rassemblé sur l'estrade et je découvre avec émerveillement que tout ce que j'entends m'intéresse ! Quand Bunny parlait de changer le monde, je le croyais un peu sonné : que pouvait-il y faire, lui ou un autre ? Je voyais le Réarmement moral comme un petit mouvement et quand on traitait ces gens d'individus douteux ou d'illuminés dangereux, j'abondais dans ce sens, car je voulais que ce soit vrai. Et voilà que, dans cette arène immense, je m'aperçois qu'il n'en est rien. A mon corps défendant, je reconnais qu'ils ont raison : comment pourrait-on créer une nouvelle société sans hommes nouveaux ? C'est comme si on voulait faire une omelette avec des œufs gâtés.

Lentement grandit en moi la conviction que je suis cet œuf qui fait rater l'omelette. Je suis écœurée par bien des choses dans le monde, en particulier ce qui arrive aux juifs d'Allemagne. J'en discute beaucoup, mais je suis trop paresseuse et trop égoïste pour aller plus loin. Plus mes phrases sont belles, et plus mesquine est

ma façon de vivre. Je souhaite la paix et suis en guerre avec mon mari, avec ma mère, avec tous ceux qui se mettent en travers de mon chemin.

Oui, je sors de ce rassemblement très songeuse. (...)

De retour chez les amis qui nous hébergent, je me mets à parler avec notre hôte, qui s'appelle Jim Newton. Bunny est monté se coucher. Toute mon agressivité s'est envolée et j'ai des questions à poser. Ce que j'ai entendu ce soir avait un accent de vérité indéniable, mais cette histoire d'écouter Dieu, je ne puis l'avalier. D'ailleurs comment pourrais-je écouter quelqu'un, ou quelque chose, qui n'existe pas pour moi ?

Jim Newton me parle de son vieil ami Thomas Edison, inventeur de l'ampoule électrique. Personne ne voulait croire à une force qui allumerait une ampoule, mais Edison a essayé : la lumière a jailli et elle éclaire maintenant toutes les maisons.

S'il y a une force, me dit-il, un bien suprême, un Dieu, pourquoi ne pas actionner l'interrupteur pour voir ? Peut-être que votre cœur et votre esprit en seront tout éclairés. En chaque être humain, il y a un mécanisme intérieur, une voix qui indique le bien et le mal lorsqu'on l'écoute. Nous aimerions souvent faire taire cette voix, nous y réussissons parfois, mais elle est quand même là. Je pourrais vous en parler pendant des heures, mais je ne peux pas vous prouver son existence. Comme Thomas Edison, il faut que vous tentiez vous-même l'expérience, et vous saurez si c'est vrai.

— Non, m'entends-je répondre catégoriquement. Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— C'est dangereux.

— Laissez-moi vous poser une question. Par quoi votre vie est-elle dirigée ?

Il me faut un moment de réflexion avant de pouvoir répondre :

— Par mon ambition, j'imagine, et, bien souvent, par des peurs.

— Est-ce que ce n'est pas plus dangereux que d'être dirigée par Dieu ?

Evidemment, suis-je obligée de reconnaître. Mais on risque de faire des choses idiotes en disant qu'on obéit à Dieu. Cela arrive !

— Sûrement, mais cela n'empêche personne d'autre d'obéir pour de vrai. Et l'on peut toujours passer les pensées qu'on a au crible de quatre critères : si elles collent avec l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolus, vous pouvez vous risquer à les suivre. Mais si vous avez des doutes, pourquoi ne pas en parler avec des amis qui vous inspirent confiance ?

Je n'ai pas encore épuisé toutes mes objections :

— Mais ce qui est bien pour les uns ne l'est pas forcément pour d'autres, d'un pays ou d'une culture différents.

Pouvoir absolu

«La révolution cambodgienne, dans sa forme dégradée de «pureté», a donné l'illustration de ce qui se produit lorsque le refus marxiste des absolus moraux est pris rigoureusement au sérieux par ses adhérents. (...)

»Dans le monde occidental, se répandent aujourd'hui l'acceptation de la notion de relativisme moral et le refus d'admettre que le mal absolu peut exister bel et bien. C'est la raison pour laquelle certains esprits trouvent très difficile de reconnaître le fait que l'expérience cambodgienne est pire encore qu'une aberration révolutionnaire. Elle est plutôt la conséquence logique et fatale d'un système de valeurs fondé sur l'athéisme et centré sur l'homme, mis en œuvre par des hommes faillibles disposant du pouvoir absolu, qui croient avec Marx que la morale est telle que la définissent les puissants et que le pouvoir s'acquiert à la pointe du canon.»

David Aikman, *Time Magazine*.

«Pour un réarmement moral»

Au congrès des médecins chrétiens [réuni à Davos, en Suisse] s'est fait entendre lors des exposés et débats aussi bien que dans les discussions de groupe *un appel pour un réarmement moral*, compagnon nécessaire du progrès scientifique. Les médecins chrétiens se sont trop longtemps contentés d'une position de repli, «au lieu de chercher à exercer sur leurs collègues une influence décisive dans le domaine de l'amour du prochain et du respect de la vie».

Neue Zürcher Zeitung.

Réduire les barrières

Réduire les barrières entre les hommes! C'est un des grands projets de ceux qui portent l'espérance en eux. Toutes les sortes de barrières, entre époux, entre générations, entre catégories sociales, voire entre peuples. Il suffit d'un changement d'attitude intérieure pour transformer l'existence, la nôtre, celle de nos prochains.

Louis Leprince-Ringuet,
Le Dauphiné libéré.



«Ce qui me rend malade, c'est ta voix mielleuse.»

enfants. Ils se retrouvent un jour à Reno, dans le Nevada, la ville des divorces-minute. La conversation s'engage entre eux sur le passé.

Bunny. Il est minuit lorsque nous arrivons à notre hôtel, dans «la plus grande des petites cités du monde». Le train de Phyll doit partir à cinq heures du matin. Il y a peu de temps pour se reposer et nous avons tant à nous dire.

Reno est encore tout éveillé. On entend cliqueter les machines à sous, et les petites boules tourbillonner sur les plateaux des jeux de roulette; les dés font ricochet sur les tables. Dans les maisons de bingo, les joueurs sont encore assis en rangs serrés.

Les enseignes de néon projettent leurs lumières crues sur les murs de notre chambre, vert, rouge, vert, rouge. On a l'impression d'être en plein jour. Nous commençons à parler, inconfortables dans cette étrange atmosphère.

Nous voici à Reno, la ville même où des amis à nous sont venus se délier de leurs promesses de mariage qui étaient devenues pour eux trop encombrantes. Et nous qui avions été à deux doigts de la rupture!

Mais nous ne parlons pas de divorce. Plutôt de remariage, de liens qui se renouvellent et se consolident. Quelque chose s'est passé dans notre vie conjugale. Deux êtres qui, lorsqu'ils étaient ensemble, se sont si souvent sentis, en esprit, à mille lieues l'un de l'autre, mais qui, séparés dans la réalité par des milliers de kilomètres, se retrouvent soudain plus proches que jamais.

Reno peut donc désormais compter ceci à son actif: dans ses murs, un couple a trouvé non pas la fin d'un vieux mariage, mais le début d'une union nouvelle.

— Un mètre est un mètre ici ou à Tombouctou. J'ai eu l'occasion de rencontrer toutes sortes de gens et je vous assure que les valeurs éternelles restent étonnamment semblables sous toutes les latitudes. (...)

J'ai besoin de réfléchir. Je pense à mes coreligionnaires, à mes proches qui doivent fuir l'Allemagne hitlérienne. Peut-on mettre un terme à cette cruauté effrénée? Et notre fille, encore si petite, ne pourra-t-elle pas grandir dans un monde débarrassé de ces horreurs?

Puis j'entends la voix de mon hôte:

— Pourquoi ne pas tenter l'expérience? Demain matin, dites à Bunny que vous voudriez essayer avec lui. Vous n'avez rien à perdre. Si cela marche, tant mieux. Sinon, vous pouvez toujours continuer comme vous êtes.

Et il me quitte.

Le matin suivant, j'essaye donc et des pensées très claires m'assaillent: Tu te tires toujours des mauvais pas par des mensonges. Tu détestes ta mère. Tu as été une horrible fille pour elle. Demande-lui pardon. C'est beau de dénoncer l'injustice de la cruauté, mais si tu veux remettre le monde d'aplomb, il te faut commencer par toi.

— Alors? me demande Bunny.

— Rien du tout. Des bêtises. Non, ça ne marche pas.

Je voudrais arriver à oublier ces pensées, mais elles me poursuivent. Je sais pertinemment que ce ne sont pas des bêtises, au contraire, elles sont aussi inconfortables que réelles. (...)

Il me faut plusieurs semaines pour admettre que je dois aller au bout de l'expérience que j'ai commencée. Et ce n'est qu'après notre retour en Angleterre que je décide un beau matin de sonner chez ma mère. Quand j'entre dans sa chambre et la vois, assise, raide et droite sur sa chaise, je sens mes genoux se dérober. Je prends mon courage à deux mains et je lui demande pardon de lui avoir menti, d'avoir eu si peu d'égards, d'avoir mis sur elle tous les torts alors que j'étais tellement à blâmer.

Le mur que j'ai toujours senti entre nous n'est plus là et pour la première fois je m'adresse à elle sans peur. Je lui ai ouvert mon cœur et je commence enfin à l'aimer et à la comprendre.

C'est un premier pas et l'aventure de la foi ne fait que commencer.

Pendant la guerre, comme des millions d'autres familles, les Austin se trouvent séparés par les circonstances. Bunny est appelé par Frank Buchman à venir aux Etats-Unis et au Canada. Il fait partie d'équipes itinérantes qui s'efforcent de créer un esprit de coopération sociale pour soutenir l'effort de guerre des Alliés. Il sert ensuite dans l'armée américaine, tandis que Phyll est au Canada avec les

CAUX 1978

Un faisceau de témoignages

Lieu de rencontre unique en son genre, le centre de Caux permet à quiconque s'intéresse au sort des hommes et des nations d'entendre les témoignages les plus divers et les plus émouvants — que ce soit lors des sessions plénières, aux repas ou dans les groupes de discussions. Les pages qui suivent s'efforcent de donner un aperçu de ce qui s'est dit à Caux au cours des premières semaines de la conférence de 1978. De près ou de loin, ces textes sont liés aux thèmes de l'été: crédibilité de la démocratie, responsabilité de l'homme de la base dans la vie nationale, guérison de l'homme et de la société.

Un Sud-Africain blanc :

«Un coup porté
à mon orgueil»

Mes compatriotes sud-africains et moi attachons beaucoup d'importance au fait que nous pouvons venir à Caux. C'est un des rares endroits du monde où nous sentons que nous sommes toujours les bienvenus, quel que soit le groupe racial auquel nous appartenons. C'est un des rares endroits du monde où nous sommes des êtres humains, que nous faisons partie d'une famille mondiale.

En 1971, je me trouvais ici avec un groupe de Sud-Africains noirs et blancs. Le chef de notre délégation était un médecin et dirigeant politique noir, William N'Komo. Malade, il avait besoin de quelqu'un qui prenne soin de lui. Mû par un élan désintéressé, je lui ai offert mes services. Je savais qu'il fallait lui apporter ses repas dans sa chambre et le conduire dans son fauteuil roulant. Je découvris rapidement qu'il fallait aussi cirer ses chaussures, faire son lit, nettoyer sa chambre. Somme toute, je faisais pour un noir ce que les noirs faisaient pour moi quand j'étais en Afrique du Sud. «Cette conférence sera terminée dans dix jours, me suis-je dit, et je rentrerai dans mon pays. Tout redeviendra normal, puisque nous avons des domestiques noirs à la maison. En attendant, je peux continuer de m'occuper de cet homme et d'être gentil avec lui.»

Ce n'était pas honnête. Je craignais surtout ce que ma famille et mes amis penseraient de moi s'ils me voyaient: ils m'accuseraient de sentimentalisme envers les noirs. Je me résolus alors à dire à M. N'Komo ce que je pensais vraiment: que les noirs nous étaient inférieurs, qu'ils n'atteindraient jamais notre niveau de civilisation et d'éducation — alors qu'il était docteur en médecine et moi simple étudiant! — que nous savions comment ils devraient vivre, quels devraient être leurs droits politi-



Pieter Horn, à Caux en 1971, en compagnie du docteur William N'Komo.

ques... Après m'avoir écouté en silence, il me demanda pour quelle raison je pensais mieux savoir que lui ce qui était bien pour lui et pour son peuple. Cela me fit réfléchir. Pour la première fois, je prenais conscience de la haine que mon arrogance et celle de mes semblables



avaient pu susciter chez lui et les siens. Je me suis senti poussé à lui demander pardon, et je le fis, malgré ce qu'il en coûtait à mon orgueil de Sud-Africain blanc. Je pris aussi la décision de tout faire pour guérir ces blessures et cette haine, une décision que je dois souvent renouveler, tant cette arrogance a tendance à resurgir en moi.

Pieter Horn, Johannesburg.

«Que répondre
à mon fils?»

Il est facile, même si on ne le fait pas de propos délibéré, de susciter l'amertume et la haine chez nos enfants, en raison de ce que nous avons pu souffrir dans notre vie. Mon garçon m'a demandé un jour si le père de son meilleur camarade d'école, un blanc, était «méchant» parce que blanc. Je me suis alors rendu compte qu'il me posait cette question à cause de ce que je lui avais dit quelque temps auparavant: il m'avait demandé pourquoi nous ne vivions pas dans notre pays et pourquoi nous devions nous déplacer d'un pays à l'autre. Je lui avais donné, dans ma réponse, la fausse impression que tous les blancs étaient «méchants».

Il m'a fallu rétablir les choses avant qu'il ne soit trop tard et mesurer aussi qu'en dépit de mes propres sentiments, tous mes efforts devaient viser à élever mes enfants sans haine.

La haine! Après tout, mon fils sera demain un citoyen du monde. Ma contribution au monde de demain, à travers mes enfants, c'est de semer l'amour là où il y a la haine, l'espérance là où il y a le désespoir.

M^{me} H., Sud-Africaine
habitant la Suisse.

«Il n'a pas vécu en vain»

Il nous faut accepter de porter la douleur des autres. Lorsque Aldo Moro est mort, je me trouvais en Inde. J'ai profondément ressenti cet assassinat, comme je ressens profondément le drame irlandais avec ses meurtres et ses exécutions.

Il y a quelques années, un de mes amis africains est venu à Caux. Il était très proche du président de son pays, bien qu'il sût ce qui se préparait là-bas: une vague d'exécutions politiques sommaires. Il était venu à Caux en quête d'espoir. Nous partagions la même chambre. Lorsqu'il est reparti, il avait une certaine notion de ce qu'il pourrait faire pour aider son pays. L'année suivante, lors d'une rencontre de chefs d'Etat africains à Ottawa, au Canada, il avait amené sa délégation au centre du Réarmement moral. A son retour dans son pays, il fut traîné devant un tribunal par des représentants des forces de sécurité. Certains éléments, par jalousie, avaient inventé de fausses accusations contre lui. Aucune d'entre elles n'étant fondée, le juge prononça le non-lieu. Mais à la sortie du tribunal, sous les yeux de ses parents qui l'attendaient, il fut abattu d'une rafale de mitraillette.

La nouvelle de sa mort me parvint en Angleterre. J'en fus bouleversé. C'était la première fois qu'un assassinat politique me touchait d'aussi près et, à cette époque, je ne pouvais pas supporter la douleur.

J'ai une forme d'esprit qui fait que dès que je me trouve devant une réalité difficile à accepter je dois à tout prix me changer les idées. C'est pour cette raison que j'avais toujours sur moi un jeu de cartes avec lequel je faisais des réussites. Pour absorber le choc de cette mauvaise nouvelle, j'ai pris mon jeu de cartes. A ce moment-là, Dieu m'a dit: «Pourquoi te détournes-tu de moi chaque fois que tu devrais te tourner vers moi?» A côté de mon jeu de cartes se trouvait ma Bible. Je l'ouvris et tombai sur un passage de la lettre de Paul aux Romains qui disait: «Il n'aura pas vécu en vain.» Je compris alors que mon ami africain avait donné sa vie pour la liberté des autres; qu'il n'avait pas vécu en vain; que je n'avais pas à porter seul le fardeau de sa mort.

Un meurtre en Afrique, ma douleur en Angleterre, et Dieu qui me dit: «Je vais te montrer ce que le monde pourra être en l'an 2001.» Alors, sous la dictée de ma voix intérieure, j'ai écrit les lignes suivantes:

Ce sera un monde multi-racial, multi-culturel et polyglotte. Durant le prochain quart de siècle, tous les pays seront confrontés à la question passionnante de savoir comment faire

vivre harmonieusement des gens de différentes cultures.

Le monde connaîtra une renaissance de la vie familiale, basée sur les critères moraux absolus d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour.

Les systèmes éducatifs formeront des étudiants pour qui la notion de service sera plus importante que la notion de situation.

L'industrie, dont nous tirons presque tout notre bien-être, verra les gouvernements, qui détiennent le pouvoir, le capital, qui contrôlent les richesses et les compétences, et le monde du travail, qui fournit la main-d'œuvre, coopérer en authentiques partenaires.

Il n'y aura ni gaspillage, ni pénurie des valeurs spirituelles et des ressources matérielles.

Loin de moi la prétention qu'il s'agit là d'un programme exhaustif de société! Il s'agit plutôt de l'horizon d'attente qui façonne mes pensées et détermine mon action.

Conrad Hunte, ancien vice-capitaine de l'équipe antillaise de cricket.

«En France aussi, je peux apporter ma pierre»

J'aimerais partager avec vous ce qui s'est passé dans mon cœur grâce aux critères moraux. J'habite à Paris, je travaille dans une administration française, au service du cadastre. Au début, j'étais payée à la tâche. C'était vraiment dur et il fallait travailler beaucoup et vite pour gagner peu d'argent. Un jour, le chef du personnel m'a convoquée et m'a dit qu'il allait me payer à l'heure pendant trois mois et que si, au bout de ce délai, je travaillais bien, il allait me mensualiser. Pendant ces trois mois, j'ai essayé de faire de mon mieux, mais je travaillais moins, me disant: «Puisque tu es payée à l'heure, tu ne vas pas te tuer à la tâche, quand même!»

Au bout de trois mois, le chef du personnel m'a de nouveau convoquée et il m'a annoncé qu'il avait le plaisir de me mensualiser. Donc, je suis «mensuelle», je n'ai plus rien à craindre. Même si je ne travaillais pas, au bout de trois mois, j'aurais ma paie. Mes collègues ont toujours dit que c'est bête de se tuer au travail, qu'il faut qu'on profite un peu. Un jour, l'un d'eux m'a proposé d'aller boire un café au distributeur automatique et j'ai accepté. C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à prendre de mauvaises habitudes. Tous les jours, je passais une demi-heure le matin au distributeur, une demi-heure l'après-midi: ça fait une heure par jour que je «pique» à

l'Administration. En fait, je faisais semblant de travailler pour passer la journée. Seulement, le soir en rentrant, j'étais de mauvaise humeur, je n'avais pas le moral. Cela a duré pendant un certain temps, puis un jour je me suis dit: «Il y a quelque chose qui ne va pas. Je ne suis pas contente de ma journée. Je suis laotienne, je travaille dans une administration



française, donc pour la France. Mais je veux avoir ma paie, et c'est tout. La France, je m'en moque! C'est malheureux, mais c'est comme ça.»

Puis, j'ai eu une pensée qui m'a vraiment libérée. D'après la géographie, je sais qu'il y a cinq continents. Je suis née au Laos, qui est inclus dans l'Indochine; l'Indochine est incluse dans l'Asie et l'Asie dans le monde. Si j'aime mon pays, j'aime ce monde, et je dois également aimer la France. Donc partout où l'on est, on peut développer et reconstruire ce monde. Même si je suis en France, en tant que Laotienne je peux apporter ma pierre.

Malichan Pravongviengkham.

Message du gouvernement nigérian

Durant la deuxième quinzaine d'août une délégation de dix-huit Nigériens a participé à la conférence de Caux. Avec ses quelque quatre-vingts millions d'habitants, le Nigéria, dont le gouvernement prépare le retour à la démocratie, pèse d'un poids non négligeable dans les affaires africaines.

La délégation est composée d'étudiants et d'enseignants ainsi que du préfet de police adjoint du district du Lagos et du chef Onu-



La délégation nigérienne, forte de 18 membres, exécute une danse traditionnelle lors d'une session plénière de Caux.

Sur la terrasse de Caux, trois des auteurs et protagonistes du film Liberté, le premier long métrage qui ait été entièrement conçu et réalisé



par des Africains, se retrouvent pour la première fois depuis le tournage du film en 1957. De gauche à droite: John Ifoghale Amata (Mutanda dans le film), qui est maintenant professeur d'art dramatique à l'Université d'Abraka, au Nigéria, le chef nigérien Onumara Egunwoke (Bulani) et le journaliste sud-africain Manasseh Moerane (Adamu).

mara Egunwoke, dirigeant coutumier de près de deux millions et demi d'Ibos.

Le chef Egunwoke est arrivé à Caux porteur d'un message du chef de l'Etat nigérian, le général Olusegun Obaranjo. Ce message rend hommage à la mémoire de Frank Buchman et à son œuvre et évoque le rayonnement mondial du Réarmement moral. Celui-ci est invité à «porter sa croisade au cœur des communautés qui sont encore sous le joug du colonialisme, du néo-colonialisme, de la discrimination raciale et surtout de l'apartheid. La mission du Réarmement moral ne sera pas accomplie aussi longtemps que le monde n'aura pas atteint un équilibre social entre les races».

Le groupe nigérian a également présenté à Caux une pièce de théâtre intitulée *The dearest idol* («L'Idole la plus chère») écrite par Ifoghale Amata, qui est un des auteurs et protagonistes du film *Liberté* et enseigne maintenant l'art dramatique à l'Ecole normale d'Abraka.

Lors d'une des sessions de Caux («Regards sur demain»), une équipe d'Allemands et de Suisses anime un séminaire sur le thème: «L'homme contemporain à la recherche de sa raison d'être». Tout au long de l'été, chaque participant aux différentes sessions qui se sont succédé s'est trouvé intégré à une communauté de vie et de travail, l'objectif des quatre communautés existantes étant de répondre à la question suivante: «Alors que des millions de gens espèrent la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, pouvons-nous faire la démonstration d'une nouvelle façon de vivre et de travailler ensemble, d'une conception révolutionnaire du partage des décisions et des responsabilités?» Dans cette perspective, la tâche des communautés est double: pouvoir avec imagination et dans un bon esprit d'équipe aux besoins du

fonctionnement pratique du centre de conférence; fournir un cadre d'échanges où chacun peut s'exprimer et, par là, contribuer au contenu des rencontres et des séminaires.



Un haut dignitaire bouddhiste: l'exemple de Frank Buchman

Dans les derniers jours de juillet, la conférence a eu l'honneur de recevoir la visite du vénérable Phra Bimaladhamma, un haut dignitaire bouddhiste de Thaïlande. Celui-ci était déjà venu à Caux il y a vingt ans; il avait tenu à y revenir pour rendre hommage à la mémoire de Frank Buchman à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance.

Prenant la parole devant les délégués à la

M. Daniel Mottu (à droite), président de la fondation suisse du Réarmement moral, reçoit des mains du vénérable Phra Bimaladhamma (au centre) un tableau évoquant la visite que celui-ci avait rendue à Frank Buchman lors de son quatre-vingtième anniversaire. Le vénérable, qui est responsable des quelque mille moines itinérants de Thaïlande, avait tenu à revenir à Caux à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du fondateur du Réarmement moral.



conférence, le vénérable a cité le Suisse Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge et Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, comme « deux exemples prouvant qu'il existe partout des hommes de bien. C'est pourquoi, a-t-il poursuivi, nous ne devons pas faire l'erreur de croire que nous sommes meilleurs que les autres et de les mépriser parce qu'ils sont d'une autre religion ».

Le vénérable a exhorté son auditoire à mettre en pratique les critères moraux d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour qui sont à la base du Réarmement moral. « Ceux-ci sont indispensables à la sauvegarde de la paix mondiale », a-t-il déclaré.

D'une obéissance à l'autre

Un jeune technicien du Jura suisse, M. Jean Rüber, a évoqué dans son intervention les étapes successives au cours desquelles sa vie a été transformée, notamment sa relation avec ses parents :

Depuis plus de vingt ans, j'avais pris un autre chemin, déclara-t-il. Nous n'avions plus rien d'autre à nous dire que des reproches réciproques. Mon animosité à leur égard était devenue toujours plus vive. J'étais agressif et amer; un jour je décidai de rompre avec eux.

Alors que j'écoutais la radio en roulant sur l'autoroute, le présentateur a annoncé une chanson en rappelant ces paroles de la prière de saint François d'Assise: « Fais de moi, Seigneur, un ouvrier de paix. Fais de moi un bâtisseur d'amour. » Le choc a été tel que, de rage, j'ai éteint la radio. Les nuits suivantes, je n'ai pas beaucoup dormi. Je n'ai guère travaillé non plus, tellement mon combat était grand. Mais, progressivement, la lumière se fit. Finalement, la part de mes parents dans cette situation malheureuse ne me concernait pas. Alors, au lieu de rompre, je leur ai fait des excuses, conscient que j'étais de mes responsabilités. Nous avons créé un nouveau lien. Mon amertume a disparu.

Quinze jours plus tard, s'est donné dans notre ville de Moutier, qui est au cœur du problème du Jura suisse, le spectacle *Chant de l'Asie*. Au-delà des couleurs, au-delà de la musique, au-delà même d'un message que je connaissais bien, un message qui disait que l'amour est plus fort que la haine, j'ai découvert quelque chose qui m'a profondément troublé. Ces jeunes Asiatiques affirmaient que Dieu parlait. Or je n'avais jamais que parlé à Dieu, je ne l'avais jamais écouté. Puis, derrière les coulisses de ce spectacle, j'ai vu le prix



payé, j'ai vu que cette écoute était vraie, que ces jeunes prenaient du temps chaque matin pour cela.

J'ai essayé et c'est là que commence vraiment notre histoire. Alors que rien ne le laissait présager, une pensée m'est tombée dessus: « Tu n'as pas été honnête vis-à-vis d'Untel (un responsable politique) et tu peux réparer en t'excusant pour le mal que tu as fait. » On était en plein problème politique et cet homme, qui occupait une position très en vue, avait des opinions diamétralement opposées aux miennes. Je ne l'avais pas revu depuis dix ans et, auprès de mes collègues de travail, j'en avais rajouté à son sujet. J'ai trouvé tellement aberrante cette idée d'aller lui faire des excuses que j'ai attendu. J'ai continué de me recueillir un peu le matin, mais aucune pensée ne me venait et j'ai finalement découvert que Dieu n'avait plus rien d'autre à me dire et que je devais obéir à ce qu'il m'avait demandé. Une fois que ce fut fait, je me sentis libéré d'un immense poids. Un pont était jeté.

D'autres choses ont été moins spectaculaires mais elles n'en ont pas moins été réelles et profondes. C'est ce qui s'est passé dans notre vie de famille qui a été le plus convaincant. Je pense à ma fille, qui n'était pas renfermée, mais fermée, qui ne partageait rien, qui avait déjà pris à notre égard le même chemin que j'avais pris un jour vis-à-vis de mes parents. La première fois que nous nous sommes recueillis ensemble, elle nous a dit combien elle regrettait son agressivité vis-à-vis de ses frères et qu'elle désirait changer. « Puisque tu le permets, m'a-

t-elle dit, je veux te dire que je trouve que tu n'es pas juste. » Je pense à l'un de mes fils qui, jusqu'à l'âge de sept ans, n'a jamais desserré les dents pour s'excuser, pour reconnaître la moindre de ses crasses. Après notre premier recueillement, il nous a dit: « Tu sais, papa, je m'excuse, je n'ai pas fait bien. »

Oui, nous avons vécu des choses émouvantes en famille. Je pourrais aussi parler de notre combat pour l'honnêteté dans notre bureau, de notre combat avec nos amis à Moutier, dans ce problème si douloureux, où les positions sont si tranchées, où nous cherchons à établir des ponts malgré le boycott.

Nous découvrons qu'il y a d'autres gens qui ont oublié cet élément important de la vie, que Dieu pouvait parler et nous demander d'aller d'une obéissance à une autre. Je voudrais terminer en citant cette parole de Luther le réformateur: « Si le Saint-Esprit vient et commence à prêcher dans ton cœur, fais-lui l'honneur de te tenir tranquille, abandonne tes propres pensées et écoute celui qui en sait plus long que toi et ce qu'il prêche, retiens-le, note-le et tu veras des miracles. »

ESSO
SHOP
**Tout pour
votre voiture!**

Autour du monde avec le Réarmement moral

Afrique et Amérique

Un dirigeant nationaliste de Rhodésie et sa femme, M. et M^{me} Arthur Kanodereka, accompagnés d'un Sud-Africain blanc et de son épouse, M. et M^{me} Bremer Hofmeyr, ont fait une tournée de plusieurs semaines aux Etats-Unis pour sensibiliser l'Amérique aux problèmes de l'Afrique australe. Ils ont été invités par le maire de Richmond — premier noir à être élu à cette fonction — à prendre part à un forum public sur le thème: «Vers quelle sorte de changement va l'Afrique australe?»

Durant leur séjour aux Etats-Unis, les visiteurs ont conféré avec des membres du Congrès et des fonctionnaires du Département d'Etat et de la Maison-Blanche.

L'initiative d'un archevêque

L'archevêque d'Agra, en Inde, Mgr Dominic Athaide, a pris l'initiative d'organiser chaque mois dans la ville d'Aligarh, qui a connu de nombreuses émeutes entre groupes religieux, des réunions permettant aux représentants des différentes croyances de se connaître et de «détruire les barrières de haine et de préjugés».

«Le Réarmement moral a été pour moi un grand stimulant, déclare l'archevêque. Notre but n'est pas de prouver que telle ou telle reli-



Mgr Athaide

gion est la meilleure, mais de témoigner de ce que la religion signifie pour chacun d'entre nous. Nous avons tenu nos réunions dans un collège musulman, dans l'enceinte d'un temple hindou, dans des écoles chrétiennes, dans un centre d'accueil parsi, dans des temples jain et sikh. Ceux qui ont participé à ces rencontres ont décidé de faire tout leur possible, en tant que citoyens d'Aligarh, pour prévenir les émeutes sanglantes qui sont devenues un événement annuel entre hindous et musulmans. Aucune publicité n'est donnée à cette entreprise sur le plan local, mais elle prend toujours plus d'ampleur.»

Echanges euro-arabes

Pour la sixième année consécutive, une délégation d'étudiants arabes a participé à la conférence de Caux et s'est rendue en Grande-Bretagne pour une visite amicale. Cette année-ci, elle était composée de jeunes gens et jeunes filles d'Egypte, de Jordanie et du Soudan. Leur séjour en Suisse comprenait une visite au Parlement fédéral, à Berne, ainsi qu'au Jura.

En Grande-Bretagne, les visiteurs ont été reçus par les autorités des Universités d'Oxford et de Cambridge, par le maire de Glasgow et par un certain nombre d'organisations civiques et sociales. Ils ont participé à une rencontre du Réarmement moral dans le comté du Cheshire. La venue des étudiants arabes est organisée par un comité anglais qui prévoit chaque fois en retour un voyage d'étudiants anglais au Moyen-Orient.

Périodiques en portugais

Nos lecteurs apprendront avec intérêt que deux périodiques du Réarmement moral en langue portugaise paraissent régulièrement, l'un au Brésil et l'autre à Lisbonne. *Mundo em marcha*, imprimé à Rio de Janeiro, est rédigé par une équipe conduite par José Verras, un ancien dirigeant syndical. *Folha de ligação* est, comme son nom l'indique («Feuille de Liaison»), un organe de liaison entre les Portugais qui ont participé aux conférences de Caux ou qui suivent de près l'action du Réarmement moral dans leur pays.



CAUX: VENTE DU GRAND HÔTEL REGINA

Dans un communiqué publié le 4 août 1978, la Fondation suisse pour le Réarmement moral a annoncé que l'ancien Grand Hôtel Régina, l'un des bâtiments de son centre de conférences de Caux, avait été vendu à une fondation zurichoise, le *Lectorium Rosicrucianum*.

«Acheté en 1947, poursuit le communiqué, cet immeuble a rendu de grands services durant des années. Toutefois, l'extension de l'action du Réarmement moral dans le monde, la création de nouveaux centres de conférences et de formation dans d'autres pays et continents — notamment en Inde, en Australie, au Brésil, en Angleterre — ont conduit le conseil de la Fondation à estimer qu'il serait préférable de trouver un acquéreur pour ce bâtiment.

»La Fondation se réjouit de la solution intervenue, après une année de recherches et de négociations. La vente du Grand Hôtel Régina permettra une restructuration du centre de conférences et la modernisation des trois principaux bâtiments qui composent celui-ci: le vaste «Mountain House» — l'ancien Caux-Palace dont la silhouette est familière dans la région — l'«Alpina» et le «Maria». Divers travaux y seront entrepris dès l'automne.

»L'activité du Réarmement moral à Caux continue comme auparavant. De grandes conférences ont lieu cet été jusqu'au 4 septembre. Une rencontre suisse est prévue à fin octobre. D'autres conférences auront lieu comme précédemment autour du Nouvel-An ainsi que, bien entendu, dans les années à venir.

»Enfin, il convient de préciser que le Réarmement moral et le *Lectorium Rosicrucianum* sont deux fondations totalement indépendantes l'une de l'autre.»

Vocation et motivations

L'expérience d'un docteur norvégien
relatée aux journées médicales de Caux

Dans le cadre des sessions d'été de la conférence de Caux, quatre-vingt-dix membres des professions médicales venant de seize pays différents se sont retrouvés durant cinq jours autour du thème: «Guérir l'homme et la société». Deux des sujets abordés ont donné lieu à des échanges plus approfondis: «Les forces de guérison dans la société» et «Questions éthiques du début et de la fin de la vie». Voici en quels termes un des organisateurs a résumé ces journées pour la Tribune de Caux:

«Les participants — médecins, infirmières, administrateurs des services de santé, physiothérapeutes, diététiciens, etc. — ont vivement apprécié de pouvoir se réunir et trouver un consensus sur de nombreux points dans une atmosphère de grande franchise.

«Le témoignage d'une personne qui avait été victime d'un très grave accident a forcé chacun à repenser bien des choses. «La maladie elle-même, avait-elle dit, peut être force de guérison. La souffrance est don de Dieu. Un monde sans lutte et sans souffrance est un monde sans force de caractère et sans Dieu.»

Lorsqu'on habite la Norvège septentrionale, la question des motivations de ceux qui se vouent à la profession médicale est de toute importance. Il s'agit d'une vaste région dont les 250 000 habitants sont disséminés sur une zone côtière interminable, située pour la plus grande partie au nord du cercle polaire. L'hiver aussi y est interminable et froid, et pendant un ou deux mois, le soleil n'apparaît même pas. Le coût de la vie est plus élevé que dans le sud et vous n'y trouvez pas les facilités et le confort dont on dispose ailleurs. Malgré tout, les habitants aiment leur région et entendent y demeurer, aussi les chiffres de la population n'ont-ils pas changé depuis vingt ans.

En dépit des efforts déployés par les autorités pour y attirer des médecins et du personnel

»Parce que permissive, la culture occidentale considère la douleur comme le pire des maux et le péché comme une réalité à éliminer et non à pardonner. Les professions médicales, d'après les participants, sont grandement responsables de cet état d'esprit. La consommation des tranquillisants n'arrête pas d'augmenter; celle de la pilule, conçue pour empêcher la naissance d'enfants non désirés, aboutit à une diminution et à un vieillissement de la population. Dans de nombreux pays, l'avortement est remboursé par les services officiels de santé. Toutefois, en dépit de ces «facilités», la vie de famille, ciment de la vie sociale, se déroule de plus en plus dans l'insécurité.

»Les participants se sont séparés en décidant d'assumer leurs responsabilités pour la société dans son ensemble, de proclamer la vérité dans tous les domaines où il apparaît que notre mode de vie nuit à la santé et détruit le tissu social et de consacrer tout autant de soins à la guérison de la société qu'à celle des individus.»

Le témoignage ci-dessous a été donné par le médecin norvégien S. Johnson lors d'une réunion consacrée aux motivations du corps médical.

médical, les services de santé laissent à désirer. Voici un simple exemple: un habitant du nord-est, non loin de la frontière russe, doit faire 800 kilomètres pour voir un oto-rhino-laryngologue ou un chirurgien orthopédique. Il y a une pénurie de tous les types de personnel médical qualifié. Une école d'infirmières vient de fermer ses portes faute d'enseignants.

Le besoin le plus cruel se fait sentir dans les dispensaires. Certains villages ne reçoivent la visite d'un médecin qu'en cas d'urgence. Un médecin de campagne travaille facilement 90 heures par semaine. Résultat: ces médecins restent rarement plus d'un an dans la région. Ils n'ont guère la force de continuer, et ce changement constant de médecins pose un problème pour la population.



Arrêtons-nous maintenant au problème de la formation médicale. Pour être admis à la faculté de médecine d'Oslo, il faut avoir obtenu d'excellents résultats à ses examens dans le secondaire. En ce qui concerne ma promotion, cent d'entre nous avons été admis sur 600 ou 700 candidats. Cette méthode de sélection a ses inconvénients. Un garçon ambitieux, spécialement calé en mathématiques et en physique, ne devient pas nécessairement un médecin doué de compassion.

Durant notre première année, tandis que nous étudions la chimie et l'anatomie, nous nous posions souvent la question: pourquoi voulons-nous devenir médecins? En général, la réponse était: nous voulons faire quelque chose pour les autres. Quelques-uns avaient un objectif bien défini: partir en Afrique ou faire du travail missionnaire. Mais pour la majorité, il s'agissait d'une vague aspiration à se rendre utile.

Médecine et idéologie

Après quelques années d'études, nos objectifs se limitaient de plus en plus au domaine de la médecine qui nous plaisait, au type de recherches qui était à notre goût et qui répondait à nos intérêts ou à nos talents. Comment gagner beaucoup d'argent? Quel serait l'endroit où il ferait bon vivre? Les besoins du pays ou de tel ou tel champ d'activité médicale s'estompaient dans le lointain.

Il faut attribuer ce changement de motivations en partie à la façon dont les études étaient conçues. Nous ne voyions jamais un patient avant le milieu de la troisième année. Nous

passions notre temps à nous pencher sur des microscopes, à étudier les souris et les rats et à examiner des éprouvettes.

Notre horaire était très chargé: les cours étaient obligatoires et on y faisait l'appel. Nos loisirs étaient fort limités. Une vive compétition s'établissait entre nous. Quelque chose est mort en nous dans le processus.

Il faut reconnaître que nos professeurs nous ressemblaient beaucoup. Peu d'entre eux s'avéraient capables de nous inspirer, de nous hausser au-delà de la stricte science médicale. Peu d'enthousiastes parmi nos enseignants. Aucun d'eux n'a jamais su nous donner un but pour la vie et nous faire voir notre profession dans un contexte plus large.

Avec le recul, je me rends compte que le programme des études de médecine a sérieusement besoin d'être révisé. Il s'agit d'examiner le type de médecin que ces six années réussissent à fabriquer. A Tromsø, un effort a été fait dans ce sens et j'y reviendrai tout à l'heure.

Après trois années d'études, j'ai eu la chance de venir à Caux. Je cherchais un sens à ma vie, au-delà de ma seule profession. Je n'y ai passé qu'une semaine, mais cela m'a amené à repenser complètement mon existence. J'ai commencé à examiner mes motivations, mes relations avec les autres et les projets que j'avais échafaudés pour mon avenir.

Ce qui m'a le plus intrigué, c'est l'idée que Dieu pourrait avoir un plan pour ma vie. Je me rappelle encore m'être dit à moi-même: Quel soulagement si cela était vrai! J'ai donc commencé par adopter la simple discipline de me lever tôt le matin pour réfléchir en silence. C'est avec cette décision que je suis reparti pour l'université. J'ai vu grandir ma conviction et ma foi. A mon étonnement, la qualité de mes études s'est améliorée. J'ai pu me concentrer davantage, et apprendre plus vite. J'ai pris goût à la vie.

Par la suite, j'ai décidé d'interrompre mes études de médecine pour travailler à plein temps avec le Réarmement moral. Je me séparais ainsi de ce que je possédais de plus cher, la sécurité de mes études.

Quitter la médecine pour l'idéologie, c'était, il y a vingt ans, en Norvège, du jamais vu. Aujourd'hui, c'est chose plus courante. J'ai découvert l'année dernière à Tromsø que deux jeunes médecins dûment diplômés avaient quitté leur profession, l'un pour devenir camionneur, et l'autre pour entrer dans l'industrie de traitement du poisson. Ils l'ont fait par passion pour la cause de la lutte des classes.

Après six ans et demi d'absence, passées en grande partie en Afrique, j'ai senti que Dieu me reparlait de médecine. Peu à peu, la décision a mûri en moi de reprendre mes études de médecine. On m'a admis à la faculté et j'ai obtenu mon diplôme en 1965.

Une région stratégique

Le nord de la Norvège m'a toujours intéressé. Proche de l'Union soviétique — nous avons 200 km de frontière commune — il revêt une grande importance stratégique pour l'ensemble de l'Europe. On y trouve de nombreuses ressources naturelles, notamment du pétrole, que les géologues espèrent trouver en grande quantité sous la mer. Y vivent aussi les Sami (Lapons) dont l'histoire remonte à 5000 ans et dont la culture et le mode de vie sont uniques. C'est un peuple aigri qui se sent délaissé et ignoré.

Il est nécessaire de sonder la volonté divine pour l'avenir de ce peuple et pour tous les problèmes du Grand Nord. Ma femme — qui est également médecin — et moi-même nous sentons une vocation pour cette région. Nous y avons travaillé en 1967 et y sommes retournés l'année dernière avec nos enfants. Nous nous portons maintenant acquéreurs d'une maison avec l'intention de rester dans la région. Notre stratégie est très simple. Elle consiste à utiliser notre foyer pour les autres. Nous essayons de prendre soin de nos voisins, de nos collègues et de tous ceux que nous sommes amenés à côtoyer. Nous nous tenons informés de ce qui se passe dans la région et, surtout, nous essayons de bien faire notre travail médical. C'est là un point important, car cela nous a ouvert beaucoup de portes.

DANS LA MÊLÉE

La profession de foi d'une infirmière anglaise

Ce métier qui nous rapproche des autres

C'est une panoplie d'infirmière, reçue à l'âge de quatre ans, qui décide de l'orientation d'Angela Cook. Cependant, lorsque sa directrice la pousse, en terminale, à entreprendre des études de médecine ou de biologie, sa première conviction faiblit. Angela s'accorde une période de réflexion durant laquelle elle travaille en Inde avec le Réarmement moral.

Plus les mois passent, plus son désir de devenir infirmière se renforce; des études prolongées émueraient son souhait de servir dans un hôpital, craint-elle. Elle décide de ne plus tourner le dos à sa vocation, et revient faire ses études en Angleterre.

Au bout de trois ans, elle se voit décerner la

Un dernier mot concernant l'Université de Tromsø et sa faculté de médecine. Elle a été créée il y a cinq ans pour répondre aux besoins de la région et fournir à celle-ci un stimulant. Elle a été construite en plusieurs phases et compte aujourd'hui 2000 étudiants dont 200 en médecine. L'enseignement médical a été conçu de façon à motiver les étudiants dans le domaine du travail médical de base. Les critères d'admission diffèrent de ceux dont j'ai parlé pour Oslo. D'excellents résultats scolaires ne sont pas suffisants. L'accent est mis sur d'autres qualifications, et notamment sur les motivations des candidats. On donne la priorité aux étudiants du nord, car on compte en général qu'ils resteront dans la région après leurs diplômes. Si l'on parle la langue laponne, on a une bonne chance d'être admis. De même si l'on a déjà travaillé dans un hôpital ou dans les services d'assistance sociale, ou encore si l'on a fait preuve d'initiative dans un domaine ou l'autre de la vie en société. Dès l'entrée en faculté, les étudiants entrent en contact avec les patients et reçoivent des connaissances élémentaires sur les différentes maladies. Après quatre ans, ils travaillent pendant quelques mois sous surveillance dans un hôpital et assistent ensuite pendant deux mois un médecin de campagne. La semaine prochaine, je commencerai à donner des cours à la première promotion d'étudiants de dernière année et je me réjouis beaucoup de découvrir quel effet le nouveau programme d'études aura eu sur leurs motivations.

médaille d'or de la meilleure élève-stagiaire de son école. Aujourd'hui, avec chaleur et simplicité, elle parle de ses débuts... et de ses malades.

Angela ne trouve pas facile de s'adapter à la vie d'hôpital, et de surmonter les émotions. Heureusement, ses parents en province, auprès desquels, enfant, elle a appris à chercher en silence l'inspiration divine, sont toujours prêts à l'écouter au bout du fil, souvent deux fois par semaine. « Presque tout mon argent passait à payer les notes de téléphone », dit-elle. Si ses parents sont en voyage, elle sait que ses lettres seront lues soigneusement, quelles que soient les nouvelles. « Je voyais mes camarades sou-



vent déprimées; elles n'avaient personne à qui se confier.» Devant leur désarroi, Angela se rend vite compte que se contenter de vivre une vie droite pour soi-même est égoïste, et fait fuir les autres. Elle cherche alors à devenir plus proche de ses compagnes.

Dès les premiers stages, les aventures commencent. Angela partage alors un appartement avec quelques amies. «Dans notre service, l'infirmière en chef ne tolérait aucune erreur. Le premier jour, elle me rabroua durement: je me suis réfugiée dans la lingerie pour pleurer sans être vue ni entendue. Les jours suivants, au fur et à mesure que j'approchais de l'hôpital, l'angoisse m'étreignait à l'idée d'avoir à affronter la sévérité de cette infirmière. Le soir, à la maison, j'explosais. J'aurais voulu être clouée au lit avec une grippe. Mes amies me reprochaient de rendre ma vie et la leur infernales. Je décidai de prier. Chaque matin je pédalais vers l'hôpital en me répétant une prière bien connue: «Mon Dieu, sois dans mes yeux et dans ma façon de regarder...» Peu à peu, j'ai vu le vieillard grognon que je soignais devenir plus humain. A la fin de la semaine toute ma peur de l'infirmière avait disparu — et de plus, j'avais compris que sa sévérité venait de ce qu'elle aimait son métier, et non de ce qu'elle nous détestait. Les jours suivants, pendant mes trajets, je profitais de la belle campagne que j'avais ignorée auparavant.»

Au fur et à mesure qu'Angela s'habitue à son travail, elle découvre qu'infirmières, médecins, personnel et patients dépendent étroitement les uns des autres. «Si docteurs et infirmières n'aiment pas travailler ensemble, ce sont les malades qui en pâtissent.» Il faut trouver avec chacun un lien personnel, même avec cette infirmière d'étage, qui partage les premières nuits de garde d'Angela. «Elle était paresseuse et n'aimait pas son travail. Plus la nuit avançait, plus je me sentais crispée. Je la jugeais et la méprisais. Au bout de deux nuits,

j'étais exténuée. Avant d'entamer la troisième nuit, je priais de pouvoir travailler avec elle par amour pour nos malades. Une idée me vint: «A-t-elle de l'humour?» Elle se révéla grand amateur de plaisanteries. Je me mis à l'apprécier et je me détendis. Au bout de quelques nuits, elle s'excusa de sa paresse et me demanda ce qui me soutenait dans mon travail. «J'essaie de vivre par la foi et la prière», répondis-je. «Je vous envie» dit-elle. «Cet épisode, conclut Angela, m'apprit que chaque personne recèle une pépite d'or, cette qualité spécifique qu'il faut faire ressortir et entretenir pour qu'elle soit utilisée.»

Pour créer une meilleure ambiance dans l'équipe médicale, Angela et ses amies ont recours à leur imagination. Médecins et infirmières se retrouvent pour une tasse de thé à 11 heures et 17 heures, n'ayant souvent pas eu le temps de déjeuner. «Ces moments en commun étaient loin de nous satisfaire, car les conversations tournaient vite à la grivoiserie. Pour renverser la vapeur, nous avons commencé à faire de la pâtisserie qu'à tour de rôle nous apportions pour cette pause-thé. Les médecins vinrent plus nombreux, certains même prirent leur tour de pâtisserie et y ont excellé. La conversation changea de ton, et le climat s'améliora imperceptiblement.»

Des excuses au médecin-chef

La recette d'une vie d'équipe comporte un autre ingrédient; la responsabilité égale de chacun, qu'il soit médecin ou infirmière. «La moindre négligence risque de mettre le malade en danger.» Au cours d'une tournée matinale, Angela doit administrer deux médicaments aux malades, mais un médicament fait défaut. Elle ne sait pas encore que donner l'un sans l'autre constitue une erreur médicale. «C'était le week-end. Je n'avais pas le droit d'entrer dans la pharmacie en l'absence du responsable, l'interne de garde non plus. Allais-je déranger le médecin-chef chez lui pour si peu? Tant pis — et j'ai continué ma ronde.» Apprenant la chose, le médecin-chef fut furieux. «Je mourrais de peur d'avoir à subir ses reproches. Finalement, j'expliquai les faits à l'interne de garde qui prit sur lui de téléphoner au médecin-chef. Il lui dépeint la situation en transmettant mes excuses.» A la grande surprise d'Angela, ce dernier s'excuse à son tour de l'avoir mise dans une situation dont elle ne pouvait connaître tous les éléments. La confiance renaît.

Au cours de trois ans d'études et de stages, et d'un an et demi de travail, Angela sait quelles sont les qualités qu'on peut exiger d'une bonne infirmière. «Il faut être attentive aux simples détails qui facilitent la vie du malade. Il faut aussi connaître ses propres réactions, ses points faibles. Par nature, lors d'une

urgence, ou en salle d'opération, je suis prise de panique, mes doigts tremblent, je me cogne partout, et je ne pense qu'à moi. Je sais que je dois m'arrêter un instant, retrouver mon calme. L'heure de silence matinal m'y a aidée.»

L'humilité d'une infirmière efface les tensions. «J'ai connu des femmes très dures parce qu'elles pensaient que leur vie était meilleure que celle des malades; d'autres auraient voulu améliorer le traitement prescrit par le médecin.»

Il faut aussi soigner également chaque malade sans rien exiger en retour, pas même un «merci».

Accueillir la souffrance?

De telles qualités sont mises quotidiennement à l'épreuve, en particulier dans le service pour leucémiques où Angela a travaillé. «Dieu ne veut pas que nous souffrions. Mais en présence de la souffrance et de la mort, notre perspective sur la vie est transformée. Les malades proches de la mort abandonnent toutes préoccupations futiles pour se concentrer sur ce qui leur tient à cœur. C'est de cela qu'ils s'entretiennent avec les infirmières.

J'ai vu des malades accablés par des souffrances passées qu'ils n'avaient jamais acceptées. Par exemple, une femme qui avait subi un avortement, avait reçu de son entourage des recommandations: «Ne te sens pas coupable, c'est chose normale.» Lorsqu'elle est arrivée à notre service, cette culpabilité la tenaillait, augmentant les souffrances présentes.

«Si l'on refuse la souffrance des autres, on s'endurcit. Médecins et infirmières n'aiment pas non plus souffrir; certains ont tendance à abrèger leurs visites aux grands malades parce qu'ils ne savent pas que leur dire, et qu'ils souffrent eux-mêmes. Près de la salle où nous prenions le thé se trouvait une petite pièce: une femme y agonisait; par la porte entrouverte nous entendions sa respiration laborieuse. C'était très pénible. Un des médecins se leva et ferma la porte, isolant cette femme. L'une de nous rouvrit la porte. Un peu plus tard, le médecin la referma. Après en avoir discuté, nous nous y sommes opposés. Il partit en disant: «Je ne peux pas supporter ce bruit.» — Nous sentions tous qu'en refusant la souffrance de cette femme, ce médecin la blessait, et nous avons rouvert la porte.»

«Aimer Dieu et les gens d'abord, le reste vous sera donné», telle est peut-être la phrase qui convient le mieux pour décrire la façon dont Angela exerce un métier qu'elle aime passionnément.

(Propos recueillis par Lisbeth Lasserre et Evelyne Seydoux.)

**Swissair Fly-Drive:
Vol de ligne et
voiture pour un prix
raisonnable.**

**Atterrir.
Débarquer.
Prendre le volant.
Démarrer.**



Tous renseignements auprès de Swissair et de votre agence de voyages IATA.